

L'homme le plus paresseux du monde

Poh Seng Goh

Numéro 70, printemps 2005

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/6674ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Goh, P. S. (2005). L'homme le plus paresseux du monde. *Brèves littéraires*, (70), 111–115.

GOH POH SENG

*L'homme le plus paresseux du monde **

Vers la fin de l'après-midi, la mer d'un bleu pâle avait changé en un bleu turquoise. Elle aussi semblait, tout comme moi, un peu plus fatiguée que je ne l'avais été ce matin-là. Les gros rochers lisses, arrondis, près de la plage et dans les bas-fonds, leurs formes éclairées de blanc par la lumière du soleil, symbolisaient une patience qui ne serait – et ne sera – jamais la mienne. Il y avait à leur sujet un je ne sais quoi de majestueux et de primitif, se prélassant au soleil avec tant de calme. J'avais consacré une bonne partie de l'après-midi à écrire, en fait le plus clair de la journée.

Cela appelle quelques réserves. J'ai dit avoir écrit presque toute la journée ; mais, bien entendu, je ne l'avais fait en réalité qu'une heure ou deux, tout au plus. Ce qui restait de temps, je l'avais employé à essayer, – ce qui est une autre histoire.

D'aussi loin que je me souviens, j'ai toujours voulu savoir, d'une manière quasi pathologique, comment d'autres écrivains s'y sont pris. Comment y sont-ils parvenus ? Quelles sont les ficelles du métier ? J'ai lu Tolstoï, Faulkner, Rilke, Eliot, j'ai cherché à découvrir ce qu'ils avaient laissé entendre à propos de l'écriture. Quelle était leur recette, quels

* Traduit par Jean-Pierre Pelletier

stratagèmes avaient-ils développés afin de rendre le mot, l'esprit ? Beaucoup plus jeune, je croyais qu'il y avait à coup sûr un secret, une formule juste ; et c'est parfois encore un peu mon pressentiment. Car écrire pour moi, c'est comme de la magie et relève à la fois de l'extraordinaire et du mystérieux ; et je ne sais jamais pourquoi ni comment j'écris ; c'est peut-être pour cette raison que je ne cesse de m'en faire à ce sujet : réussirai-je à produire une autre phrase, un autre vers d'un poème qui puisse susciter une étincelle de vie ?

Quoi qu'il en soit, ce que j'ai appris des plus grands ne m'a été d'aucun secours. Certains d'entre eux ont écrit à l'aide de l'alcool ; d'autres, en respirant l'air pur des montagnes ou en pratiquant le yoga ; un autre avait recours à l'opium ; il y avait cet homme (je ne cherche pas ici à être trop familier, car ils me sont vraiment tous, c'est-à-dire les plus grands, des amis proches, et plus encore) qui méditait, puis prenait une douche froide avant de s'installer devant sa machine à écrire ; et cet autre qui déclarait qu'un marathon de sexe était la seule façon d'y parvenir.

Je me suis enfin installé dans une maison tranquille près d'une plage solitaire de Penang et, depuis quatre mois, mes sentiments vont de la peur à la culpabilité (nous sommes si obsédés par le travail) en passant par l'exubérance. J'ai déménagé à dessein loin du tohu-bohu de la ville. Je préférerais croire m'être soustrait au poids, fût-il de ce monde ou spirituel, afin de mieux supporter celui du moi. Aussi, je crois à la force d'un esprit au repos. Au moins dans ces précieux moments de calme, à l'abri des regards, mes

efforts seraient-ils moins alourdis par la conscience de soi ; et l'absence de présence à soi est de la plus haute importance quand on cherche à fouiller l'âme, à la creuser à coup de pelle, de hache et, à l'occasion, à la faire sauter à la dynamite.

S'asseoir à l'ombre d'un arbre, y passer le matin ou l'après-midi, est une activité étrange ; et tenter de tirer les mots de leur véritable lieu d'origine – la source – à savoir l'âme d'où tout langage s'écoule. La plupart du temps, je regarde fixement le ciel et je n'arrive pas à me mettre au travail. Et même si les mots viennent, il est difficile de les attraper au vol, de les façonner, aussi insaisissables que l'ombre des nuages dansant à la surface de la mer, vacillant sans cesse dans la lumière brillante du soleil. Cela tient vraiment d'une lutte contre les ombres ou les fantômes. Malgré tout, je demeure assez fier d'affirmer avoir passé les derniers mois à y travailler en toute loyauté ; de fait, j'ai été plutôt assidu et productif. Il se peut que je m'assoie et lise sous un arbre, ou que je regarde rêveusement le ciel, mais en réalité je suis en train de travailler. Quelquefois je m'endors, surtout après un gros déjeuner – même être assoupi fait partie de mon travail. Car, d'une part, j'écris mieux les idées claires et, de l'autre, il se produit dans mon sommeil une chose qui contribue activement à mon écriture, comme si au royaume du marchand de sable, on me dictait *la* phrase que je cherchais ou laissait entrevoir *la* solution permettant de démêler les fils d'un récit en panne. Bref, j'ai passé mon temps à travailler dur et honnêtement. J'ai même réussi à produire une strophe tous les deux ou trois jours ! Quoiqu'une

telle assiduité, je le reconnais, ne puisse apparaître clairement aux yeux d'un observateur, je dois avouer être ces jours-ci plutôt satisfait de moi.

Peu avant le coucher du soleil, la mer est devenue couleur de jade et le ciel, qui attendait de s'enflammer sous les tropiques, s'est couvert de nuages gris. Sur un rocher à proximité, debout, un homme était en train de pêcher à la marée basse, faisant de gracieux lancers avec sa ligne. C'était Monsieur Low. Il travaillait à la mairie, mais à faire quoi, je ne l'ai jamais su. Depuis quelques mois, nous avions appris à nous reconnaître, puisque tous les soirs il venait ici après le travail et pêchait assis sur ce rocher. Un pêcheur calme, tenace. Ce soir-là, j'ai décidé de m'approcher et de m'asseoir sur le rocher, à côté de lui.

Il m'a accueilli en silence. « Ça mord ? » Il a hoché la tête, mais ce n'était pas de la déception. Je suppose que pour un vrai pêcheur, la déception n'existe pas. La pêche, c'est *la* chose, qu'on ait attrapé un gros poisson ou non. « La soirée est fraîche, agréable », ai-je remarqué. Il n'a fait aucun commentaire. « C'est un temps idéal pour la pêche », ai-je proposé. Il s'est tourné vers moi, tenant ferme la canne dans sa main.

— Vous n'aimez pas du tout la pêche ?

— Oh, mais oui ! ai-je insisté. J'adore pêcher.

— Alors pourquoi je ne vous ai jamais vu pêcher ?

— J'ai bien peur de ne pas avoir le temps.

Monsieur Low m'a dévisagé avant de détourner les yeux, gêné. Mais je pouvais lire dans ses pensées :

« Pas le temps ! Ha ! Je le surprends depuis des mois assis sur son derrière à lire, rêvasser, même à dormir. Il ne se donne jamais de mal ! Pas le temps ? Ha ! C'est certainement l'homme le plus paresseux du monde ! »

Je n'ai pas cherché à le détromper. Je me suis levé, puis éloigné à pas lents. Je n'étais pas vexé, mais je ne peux m'empêcher d'être un peu de son avis : je suis l'homme le plus paresseux du monde !

Penang, février 1981